

Ce midi-là, sur la grand-place, Eugène Dupont et René Lorion roulaient une barrique de Château Margot sous l'œil envieux des consommateurs assis à la terrasse de l'auberge du Vieux Pressoir, alors que, Evariste, le loufiat de l'établissement, plantait son tire-Bouchon dans le liège souple d'une bouteille de vin vieux commandé par un couple de tourtereaux, visiblement en goguette et jeunes mariés, tant le mari montrait de sollicitude envers sa jeune épouse, radieuse, et fière d'elle, certaine d'avoir décroché le gros lot en la personne de son Ambroise de mari, ci-devant fonctionnaire, préposé aux écritures, au ministère des Affaires courantes. Celui-ci ne se montrait pas peu fier, lui non plus, d'avoir épousé Marie-Gabrielle-Hortense-Pénélope-Joséphine du Lieu-Dit, de vieille famille aristocratique, certes un peu sur le déclin, mais néanmoins de vieilles traditions, dont il avait vu, de ses yeux vu, le portrait en pied de l'ancêtre barbu trônant dans le hall du château, un peu décrépi, mais que sa belle avait tenu à lui faire visiter par une nuit de novembre alors que dehors, la lune jouait à cache-cache avec les nuages. Pourquoi la nuit, me demanderez-vous, curieux que vous êtes ? Hé bien, parce que sa dulcinée ne tenait guère à ce qu'il découvre trop rapidement les fissures de la façade du château qui réclamait des travaux aussi sérieux qu'urgents qu'elle avait déjà fait chiffrer, et qui se montaient, au bas mot, à trente mille francs, soit trois ans de plein salaire d'Ambroise, fonctionnaire certes, mais ne roulant pas sur l'or.

Bien sûr, il ignorait tout des dispendieux desseins de sa belle, tout à son orgueil de jeune coq, bellement emplumé, mais qui, les mois passants ne tarderait pas à se retrouver le croupion bien dégarni, la crête de travers, et le chant gravement fêlé.

Il en était bien loin, Ambroise, assis à la terrasse de cette auberge, en plein midi, tandis que les deux autres s'échinaient à rouler la tonne de Bordeaux jusqu'à la cave de l'auberge où Ambroise se promettait de faire bombance avec Marie-Gabrielle-Hortense-Pénélope-Joséphine avant de l'emmener au bois de Meudon, dans les sous-bois, par la rue des vertugadins qui descendait en pente douce vers Cythère, et il rêvait Ambroise, pensant qu'ils pourraient passer là, l'après-midi à regarder les feuilles à l'envers, dans la tiédeur du bel été. Il supputait Ambroise, que vers cinq heures du soir, ils auraient pu pousser jusqu'au « Grand Arbre » à Châtenay-Malabry, histoire de suer une ou deux javas au son de l'accordéon et s'encanailler un brin, faisant monter le frisson le long de leurs échine, à côtoyer les couples qui chaloupaient en souplesse sur la piste de danse où une bonne moitié des danseurs étaient des julots casse-croûte, tricards à Pigalle pour un temps plus ou moins long, qui tuaient leur ennui entre les bras de belles en quête de sensations. Il savait tout ça, Ambroise, fonctionnaire au ministère des Affaires courantes. Il aimait le frisson, il aimait l'aventure, sans doute un peu trop. Et Marie-Gabrielle-Hortense-Pénélope-Joséphine suivait son homme les yeux fermés, confiante en leur avenir à tous les deux. Il ferait probablement un peu la gueule, Ambroise, quand elle lui révélerait la facture en guise de dote, mais les fissures du château familial n'attendraient plus bien longtemps. Et tiens, puisque le temps était à la liesse, la joie et la bonne humeur, pourquoi ne pas commencer à lui dire, là, tout de suite, la vérité vraie du Bon Dieu : à savoir que sa famille était ruinée depuis deux générations, qu'elle même avait dû vendre jusqu'à la dernière de ses breloques, que ça n'avait pas suffi et que même ses charmes y étaient passés, sans succès, car le château se fissurait de plus belle.

Ambroise ne moufta pas, c'est à peine s'il pâlit sous son hâle, mais sa religion était faite, au diable les conventions et cherchant du regard un objet contondant, il avisa un tourne-vis oublié là par un ouvrier négligeant, et qu'il s'empressa de cacher dans sa manche avant d'entraîner Marie-Gabrielle...etc pour une danse ultime. Qu'elle fut belle cette java, une java bleue comme la nuit qui entre-temps avait eu le bon goût de tomber à pic.

C'est en descendant vers Fontaine Michalon qu'il mit son plan à exécution, il planta son arme improvisée dans le dos de Marie-Gabrielle Machin, qui rendit son dernier souffle dans un fourré, le long de la ligne de Sceaux.

Une petite fille de six ans, le lendemain, découvrit le corps sans vie de Marie-Gabrielle truc muche. Elle poussa un long cri suraigu qui vrilla les oreilles de sa maman, vers qui elle se précipita, abandonnant son nounours sur les lieux du crime. Lequel nounours allait plonger les enquêteurs dans des abîmes de réflexion pour essayer de comprendre ce qu'il fichait là.

Ambroise reprit son poste le lendemain matin, comme d'habitude, au ministère des Affaires courantes. Il enfila ses manchons de lustrine et entreprit de répondre à la veuve éplorée qui sollicitait son l'aide pour élever dans la dignité sa nombreuse progéniture. Ambroise, ému par cette situation de détresse, prit la plume, l'encrier, le papier à en-tête du ministère et commença sa missive :

« Chère madame,

Par votre lettre du tant courant, vous avez sollicité l'aide de notre ministère pour subvenir aux besoins de votre famille, ... j'ai le plaisir de vous informer... »

Quand Ambroise eut fini, il prit un buvard et sécha l'encre fraîche. Il regarda machinalement par la fenêtre mouillée de pluie qui brouillait le paysage.

« Qu'est-ce que j'ai bien fait d'en profiter hier ! » se dit Ambroise, rêveur, en regardant tomber les gouttes.